

Présentation du séminaire de texte

21 octobre 2015

On n'attrape pas les mots avec une image

D'abord, cette question : Qu'est ce qui, outre notre désir partagé d'en découdre avec l'angoisse, la névrose et la limite, nous aura conduit à nous retrouver, ici, ce soir ? Par quel heureux hasard, et malgré les ratages informatifs, les oui-dire et autres rectifications, avons-nous trouvé le moyen de nous rendre à cette heure, en ce lieu ? Perdus, nous serions, sans moyen pour nous y retrouver. « J'ai peur de ne pas comprendre ? », « C'est où ? », « A quelle heure ? »

Comment à l'université se repérer dans le désir des « vouloir-transmettre » et des « vouloir-partager » ? Puisqu'avant de pouvoir y comprendre quelque chose, il faut encore pouvoir...s'y rendre. Comment y voir plus clair, s'y se n'est en s'affichant. L'affiche est une trouvaille à bien des titres.

La notre ? La rencontre entre Jaques Lacan et Bill Viola. Dans *Surrender*, l'œuvre vidéo dont nous avons extraite l'image de l'affiche, Bill Viola présente les reflets miroitant d'un homme qui se morcèlent et se désintègrent avec angoisse. A trois reprises, l'homme se penche dans l'eau et y plonge son corps. Ces immersions ont pour effets de dénaturer les reflets qu'elle présente, jusqu'à la disparition de l'image du corps au profit du trouble, celui de l'eau et du notre. Au gré des plongeurs successifs, ce qui apparaissait comme l'expression d'affects, se centre sur les propriétés transformatives de l'eau. « Ce n'est pas, indique Bill Viola, l'objet visé qui compte, mais son devenir au travers du filtre qui le saisit. Le corps n'intervient que pour identifier et comprendre les mécanismes de l'espace et du dispositif, qui se déforme et se ronge graduellement ». ¹ Le corps d'angoisse chez Bill Viola, se veut support du dispositif, là où pour Lacan, le corps se voit marqué par le dispositif qu'est le langage et ses effets d'angoisse.

Vient le temps de cette autre question : Qu'est-ce qu'une affiche ? Le Littré me fait savoir qu'il s'agit d'une feuille imprimée, ou manuscrite, que l'on applique sur les murs, pour donner connaissance au public de quelque chose. En sommes, un ensemble de signes qui font signe au passant, que, plutôt que de passer, il ferait mieux de s'y arrêter. Bien heureusement pour nous ce soir, l'affiche a fait signe. Opération réussie pour l'afficheur ! Mais si ça rate, ça la fiche mal. Pour l'éviter, l'affiche se donne à voir, elle joue les symptômes.

Un autre sens m'interpelle : En termes de pêche, l'affiche est un petit engin dont on se sert pour tendre un filet bien spécial, une sorte de nasse, composée de filets en entonnoir, imbriqués les uns dans les autres. Un tube, un vide, bordé par un maillage, une limite cousue de filet. Une épuisette qui répond au nom de verveux. Contingence du langage, la langue française offre le même mot pour celui qui attrape en ses filets et pour celui qui maîtrise l'art de la verve.

¹ V. Boutet de Monvel. *La Multiplicité de l'espace dans l'oeuvre de Bill Viola (art vidéo)*. Editions Universitaires Européennes, p. 37-38.

Un verveux. L'affiche, serait à l'usage du verveux. Elle attrape le regard, et met en action le moyen de ferrer du discours.

Ce qui nous amène à notre objet, notre affiche, celle par laquelle nous informons ce soir notre auditoire de la tenue d'un séminaire de lecture du *Livre X* de Lacan, le séminaire *L'angoisse*. Du verveux Lacan, nous connaissons le style, l'usage de lalange, les jeux sur les mots et leur équivoque, le plaisir à déplier le sens, à jouer des significations. De fait, nous connaissons la butée que sa lecture engage, une fois lancés dans ses filets, à se perdre dans les maillages. Lacan ne fait pas de cadeau à son auditoire. Sa lecture nécessite de lire, de relire, de perdre le fil de la ligne, de remonter le cours des mots, guidée par la volonté de comprendre. Et puis, bien souvent, de s'apercevoir, que ce qui faisait l'objet de compréhension ne se situe plus à la même place. Page après page, tout s'emmêle, ça fait des nœuds dans le filet, et comme l'affluence des signes sur le tableau d'affichage : « J'y comprends plus rien ! »

De son enseignement Lacan indique au début des *Ecrits* « Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien ».²

Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande « entendons la formule ! » amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien.

Alors ? Ca mord ?!

L'enseignement de Jaques Lacan, et les tentatives d'en attraper le sens s'apparentent au maillage d'un filet, aux nouages dans lesquels vont et viennent les prises de significations, qui, se croisent, se chevauchent, se tordent, et se resserrent, au fur et à mesure que l'on y pénètre. Mais qui, comme le tube du verveux, toujours, tournent autour de leur objet, pour former un ensemble ouvert, et troué. L'œuvre de Lacan, c'est l'éloge de la répétition, les mille et un tours du dire. Mille et un tours qui nous laissent mordus de la signification.

Cette ruse, si c'en est une, dans laquelle nous emmaille Lacan, c'est celle qu'il n'aura de cesse de vouloir révéler, à savoir, la manière dont le sujet se trouve mordu par le langage. Sujet du parlêtre il est, troué par le langage et ses effets de castration.

L'ambition qui est la notre à travers ce séminaire de lecture, est d'en attraper quelque chose. Attraper, pas saisir, puisqu'attraper n'est pas saisir. Il y a dans le signifiant « saisir » l'idée de force et de coincement. Saisir, c'est prendre une chose de façon à la porter sans la laisser tomber, la maintenir fixement dans une certaine position ou encore de manière à s'y tenir accroché. Saisir est également faire arrêter quelqu'un, le stopper dans son mouvement avec force. Mais encore, durcir, geler une matière. Non, loin de nous l'idée de stopper un mouvement, d'arrêter la pensée. Ce qui de saisir nous anime est bien plutôt le saisissement que la lecture augure. D'y être frappé par la levée d'un sens que mille et un tours n'avaient jusque là permis de cerner. Tout autant que l'œuvre lacanienne est un work-in-progress, nous souhaitons ouvrir aux questionnements, susciter les débats. Laisser la place aux questions cons !

² . J. Lacan, *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 10.